Mondanites.

M. et Mme Joseph A. Hincks, Mme J. Robin et ses enfants, et Mlle Emma Hincks sont rentrés à la Nouvelle Orléans après avoir passé plusieurs mois dans les environs de Hammond.

Mme James W. Hearn est arrivée de New York mardi.

Mlle Lucie Claiborne et Mme Louis Perrillat et ses enfants, sont de retour de la Passe Christian où ils ont séjourné tout l'été.

Le Juge et Mme O. O. Provosty, sont arrivés du nord ces jours derniers.

Le Dr et Mme George K. Pratt et leur famille sont de retour de la Passe Christian.

Mlles Marie et Adélaïde Grima et Mme Léon LeGardeur sont revenues mercredi de Covington, Lne, où elles ont passé plusieurs semaines.

M. et Mme Ernest Puech et leur petite-fille, Mlle Althée Winship, sont de retour de la Passe Christian où ils ont séjourné tout l'été.

Mme Victor Meyer et les demoiselles Meyer sont de retour du Canada.

Mme Stephen Chalaron et Mme Henry Pitot et sa famille sont revenus de Beauvoir, Miss., où elles ont passé plusieurs mois.

Mme James Legendre et ses enfants sont attendus de New-York cette semaine.

M. et Mme U. Marinoni font un voyage au Nord.

M. et Mme W. L. Fassy font des invitations pour la réception de mariage de leur fille Céleste Perret et de M. Emile Plauché, lundi le dix-huit octobre, de six à huit heures, 2604 rue Bell. Il n'y a pas de cartes pour l'église, mais les amis des deux familles sont par ceci invités à assister à la cérémonie religieuse, qui aura lieu à cinq heures à l'église St-Augustin.

Mme Harry Pond donnera une réception jeudi après midi, en sa résidence rue Prytanée, en l'honneur de Mlle Myra Pond, et de Mme Russell Caffery de Antonio, Tex., qui passe quelques temps chez elle.

Mme Ernest von Mysenbug reviendra prochainement de la Virginie où elle a séjourné quelque temps en revenant du Colorado.

M. et Mme Jules C. Koenig et Mlle Edrige Roman Dillon arriveront de Chicago cette semaine.

M. et Mme Maurice Baudier, sont de retour de leur voyage de noces et demeurent, 724 rue Pine où ils seront heureux de voir leurs amis.

Le Dr et Mme Paul Reiss sont de retour de Tate Springs, Tenn. où ils ont passé quelque temps en revenant du Canada.

M. et Mme Walter H. Cook et leur famille passeront l'hiver à la Passe Christian.

M. et Mme Gaspard Cusachs et leur famille et Mlle Marie Cusachs sont de retour de Lewisburg, Lne., où ils ont passé l'été.

M. et Mme George B. Christie sont arrivés de Mobile récemment et vont bientôt faire un voyage au nord. M. et Mme Christie passeront l'hiver à la Nouvelle Orléans.

Le Dr et Mme Louis LeBeuf sont de retour d'un séjour à Tate Springs.

Mme Rosa Labarre est partie pour Shreveport, Lne. où elle passera l'hiver chez son fils, M. Robert Labarre.

M. et Mme Paul Jahncke et leur famille sont rentrés à la Nouvelle-Orléans après avoir séjourné plusieurs mois sur leur habitation sur le Tchefuncte.

Mme R. T. Buckner est de retour du Nord.

Mme Thomas Gilmore et Mlle May Gilmore sont les hôtes de M. et Mme Albert Maginnis à la Passe Christian.

M. et Mme George H. Dunbar et Mlle Alice Posey sont attendus de Biloxi aujourd'hui.

Le Col. et Mme W. G. Vincent ont quitté Cobourg, Canada, pour New-York où ils passent quelques semaines.

Mme William H. Dickson passe l'automne à New-York.

M. Lewis Stanton et Mlle Mary Stanton, sa fille, sont arrivés du Nord mercredi.

Mme Bessie Behan Lewis est de retour d'un voyage au nord.

Mlle Anita Lange passe quelque temps chez sa tante, Mme James P. Kock de la paroisse Ascension.

M. Lucien Lyons est parti hier pour Richmond, Vie.

Mme William H. Huger et Mlle Emily Huger sont de retour de Orilha, Canada.

Mme Charles Augustin et ses enfants sont arrivés de la Virginie et sont les hôtes de M. et Mme John A. Hillery.

Mme Ringgold Brousseau et sa famille sont de retour du Kentucky où ils ont séjourné tout l'été.

Mme Félix Poché, Mlle Maggie Poché et Mme Dudley Watson et ses enfants reviennent du Nord où ils ont passé plusieurs mois.

Mme Elmore Dufour et Mme Joseph Bayle et ses enfants sont arrivés il y a quelques jours du Colorado.

Mlles Jessie et Martha Gilmore passent quelque temps à Covington, Lne.

Mme J. M. Burguières et Mlle Inez Burguières sont revenues récemment de la Passe Christian.

M. et Mme Henry Hart partiront dans quelques jours pour Chicago et New-York.

Mlle Ruth Bush est actuellement à New-York avec M. et Mme James B. Bush.

M. et Mme Horatio Eustis et leur famille sont de retour de Ocean Springs.

M. et Mme C. P. Fenner et leurs enfants sont revenus dimanche de Narragansett Pier où ils étaient les hôtes de Mme F. J. Gasquet.

Le mariage de Mlle Régina Marie Granger et de M. Paul Marquez a été célébré mardi après-midi à l'église St Augustin au milieu d'un nombreux concours de parents et d'amis. Des palmiers, des fougères et des roses roses formaient l'élégante décoration de l'édifice sacré qui était brillamment illuminé. La mariée qui a été conduite à l'autel par son père, M. Charles Granger, portait une très belle toilette de dentelle blanche sur fond de satin. Son voile de tulle était drapé avec des fleurs d'oranger et elle avait un bouquet de roses et de muguet noué de tulle. Mme Clarence Pitard était dame d'honneur de la mariée, et ses demoiselles d'honneur étaient Mlles Amélie Granger, Lelia Marquez, Louise Allgeyer, Angèle Brierre et Laurence Humphreys qui avaient toutes de jolies toilettes de messaline rose brodée et des bouquets de roses France. Les garçons d'honneur étaient MM. Robert Allgeyer, Chotard Eustis, William D. Maginnis, Jr, Edwin Fairchild et Walter Humphreys et les ushers M. M. Delvaille Théard, J. Granger, Clarence Pitard, Dan Chartonnet, Frank Marquez, M. Saracco, Rufus Prados. Le Rév. Père Subileau officiait. Pendant la signature du contrat Mlle T. Reinecke a chanté avec beaucoup de sentiment. Une réception a eu lieu de 6 à 8 heures chez M. et Mme Charles Granger dont la résidence était admirablement décorée de plantes vertes et de fleurs. Des roses roses et des rubans de la même nuance garnissaient la table dans la salle à manger. Mme Granger recevait assistée de Mmes Walter Lawson, Edouard Butler, Emile Allgeyer et H. J. Prados. M. et Mme Marquez sont partis pour Vernon, Texas, où ils vont demeurer.

M. Ernest T. Florance est de retour d'un voyage au Michigan, aux Adirondacks et à New-York.

Mme Charles Maginnis, Mlle Elizabeth Maginnis et Mlle Marie Céleste Maury sont parties pour New-York hier, à bord des Antilles.

En l'église St Augustin, a été célébré hier matin, à onze heures, un très joli mariage : celui de Mlle Mathilde Staigg et de M. Charles Allain Andry. L'imposante cérémonie présidée par le Très Rév. Père Subileau qui était assisté du Rév. Père Pierre, a eu lieu au milieu d'une affluence considérable de parents et d'amis des deux familles qui étaient venus apporter leurs vœux de bonheur aux jeunes époux. La mariée, charmante dans une délicieuse toilette de mousseline blanche complétée par un voile illusion et un bouquet de roses et de fougères, a été conduite à l'autel par son père, M. Robert Staigg. Devant eux marchaient les ushers M. Maurice Andry et M. Henry Sarpy. Le marié était assisté par son frère, M. Edouard Andry. Ajoutons de la cérémonie Mme Adolphe Morénoa chanté un admirable "Ave Maria". Par suite du deuil qui frappe la réception qui a eu lieu chez M. et Mme Robert Staigg après le mariage, était restreinte aux plus proches parents. Les nombreux et magnifiques cadeaux ont été exposés à M. et Mme Andry qui occuperont un appartement avenue Kerlerec.

M. et Mme Henry M. Gill et leurs enfants sont de retour de Covington où ils ont passé une quinzaine de jours.

Mme Albert F. Schwartz et ses enfants sont les hôtes de M. et Mme Henry M. Preston à leur résidence "The Gap" en Pennsylvanie.

Mlles Elise et Rosalie Urquhart et leur nièce, Mlle Elise Urquhart sont de retour de la Virginie.

Des cartes sont reçues de M. et Mme Harry Dougherty de Hot Springs Ark., annonçant le mariage de leur fille, Iska Clotilda Murff avec M. George Thomas McCloskey de la Nouvelle Orléans, qui a été célébré mardi le cinq Octobre, à Hot Springs. M. et Mme McCloskey recevront après le 10 novembre, en leur résidence 1502 Ave Louisiana.

Mme Carl Woeste et Mlle Ethel Stone viennent d'arriver de l'Ouest où elles ont voyagé pendant plusieurs mois.

Mme Swan Sullivan est de retour de la Baie St-Louis et partira prochainement pour New-York.

M. Pierre Freret est actuellement à Gulfport.

L'Amiral Singer est revenu récemment du Nord où il a passé plusieurs mois.

M. et Mme Benjamin Kernan passent quelque temps à Covington, Lne.

Mlle Kate Eustis est l'hôte de Mme Farrar Conner à Natchez.

Mme Benjamin Andrews et Mlle Sue Andrews sont parties pour Philadelphie la semaine dernière.

Mlle Lily Mehle partira bientôt pour Asheville où elle va passer quelque temps avec M. et Mme E. H. Bright.

L'Horloge de Grand'Mère

C'est une horloge en châtaignier,
Au long coffre à la mode antique,
Que dut longuement travailler
Quelque Michel-Ange rustique :

Au bas, le sonneur de binlou
Fait face au sonneur de bombarde,
Durant qu'au fronton un hibou
De ses deux grands yeux vous regarde...

Oh ! combien cela me charmait,
Quand j'étais tout petit, de suivre
La mort des heures, que rythmait
L'énorme balancier de cuivre !

Car vraiment lorsque, près d'un seuil,
On contemple une horloge close,
Elle a tout l'air d'un long cercueil
Où le temps lui n'est plus repose.

* * *

La première heure que chanta
L'horloge, de sa voix profonde,
Fut celle où grand'maman jeta
Son premier cri dans ce bas monde.

Et ce fut ce Dong ! éclatant
De demi-heure en demi-heure,
Qui régla, dès lors, chaque instant
De ta vie, ô toi que je pleure !

Dong ! Dong ! elle sonnait ainsi,
Et l'heure grave et l'heure folle,
L'heure des jeux et l'heure aussi
Où l'enfant partait pour l'école :

Dong ! Dong ! le moment du réveil.
Puis l'heure où l'on se met à table ;
Dong ! Dong ! le moment du sommeil
Quand passe le "jeteur de sable" ;

Dong ! Dong ! l'heure où, pour le Saint Lieu
On part en bande, le dimanche,
L'heure où, pour recevoir son Dieu,
Plus tard on met sa robe blanche.

Dong ! Dong ! la prime aube du jour
Où l'on va travailler la terre,
Et puis l'heure où gémit d'amour
Le cœur las d'être solitaire !

Dong ! Dong ! les instants si joyeux
Où les petits gars apparaissent :
L'heure digne où s'en vont les vieux
Pour faire place à ceux qui naissent !

* * *

...Et la femme en âge avançait,
Devenait maman, puis grand'mère...
Et l'horloge aussi vieillissait
A tant sonner l'heure éphémère :

Et grand'maman allait, venait,
Chaque jour de plus en plus frêle..
Et l'horloge sonnait, sonnait,
D'une voix de plus en plus grêle ;

Quand de grand'maman la raison
Sembla pour toujours endormie,
L'horloge, à travers la maison,
Sonna l'heure pour la demie ;

Et grand'maman, dans son lit clos,
Agoni a, puis se tint coite....
Et ce furent de longs sanglots
Que pleura l'horloge en sa boîte ;

Enfin, dans le lit, un soupir....
Et le grand balancier de cuivre
S'arrêta d'aller et venir
Quand grand'maman cessa de vivre.

Et grand'mère auprès des élus
Est montée avec allégresse....
Et l'horloge ne sonne plus :
Elle est morte aussi de vieillesse.

Morte à jamais ! C'est vainement
Qu'un grave horloger l'interroge :
C'était le cœur de grand'maman
Qui battait dans la vieille horloge !

LE MARIAGE DE MIMOSA-SAN

CONTE JAPONAIS INEDIT

Quand Mimosa San sortait des mains de ses servantes qui la saluaient trois fois avant de la quitter, elle avait l'air d'une fragile petite idole, ou, plus exactement, d'une de ces délicates figures qui ornent les laques et les fines porcelaines et nous semblent dues à la seule imagination des artistes.

Mimosa-San avait des mains étroites aux doigts fuselés, le nez un peu busqué dans un ovale allongé, les yeux relevés aux tempes, yeux profonds et mystérieux au repos, malicieux et enfantins dans la joie, la bouche arquée, toute petite. Elle portait une haute coiffure à coques et à rouleaux, traversée de longues épingles, coiffure compliquée, luisante et comme laquée, et rien n'était plus charmant que le contraste de sa peau blanche avec ses cheveux, ses yeux, et la double ligne de ses sourcils, faite au pinceau. Ai-je dit que ses joues étaient fardées ? Et toute la personne de Mimosa-San remuait librement sous l'enveloppe seyante du kimono brodé, avec la large ceinture de couleur vive, les longues manches retenues ensemble par une épingle d'or ouvragé, sa personne souple et sans contours, toute en lignes fuyantes, et qui se pliait sans effort aux plus belles révérences, aux grâces les plus puériles et les plus cérémonieuses.

Nulle jeune fille, dans tout l'Empire nippon, ne savait mieux que Mimosa-San manier les bâtonnets d'ivoire, écrire ou dessiner au pinceau, jouer de la guitare et broder au métier. Et Mimosa San connaissait les poètes et honorait les dieux de son pays.

Mimosa-San était l'unique fille du seigneur Habotaki, un des plus fidèles serviteurs du Mikado. On savait que ses ancêtres, avaient glorieusement combattu pendant les interminables guerres civiles qui ensanglantèrent si souvent les riantes îles du Japon.

Elle habitait, loin des villes, un vrai palais, aux murs relevés d'or avec des volets en laque rouge et des toits ouvragés, dans un décor exquis d'arbres et de fleurs, où les cryptomérias séculaires, les stichioos gigantesques, les cèdres vénérables opposaient leur verdure puissante aux légers bambous et à ces arbres nains, aux formes tourmentées, qui, au Japon, semblent un jeu de la nature. L'eau coulait dans d'étroits canaux que traversaient des ponts de laque rose, dont le reflet tremblait sans cesse, et cette eau mouvante vivifiait de sa fraîcheur des fleurs innombrables, des fleurs à l'infini, des cerisiers cultivés pour la seule floraison, en vue de la fête du Printemps, des camélias, des lys blancs, roses ou tigrés, des primevères, des magnolias yulans, des tulipes et des iris, et, surtout la plus multiple variété de chrysanthèmes, et la plus rare aussi. La collection de chrysanthèmes du seigneur Habotaki était célèbre à Tokio et à Yokohama. Vingt jardiniers en surveillaient la culture et les manifestations diverses, objet d'études ardentes et de joies très vives.

Et Mimosa, à quinze ans, n'avait point rêvé d'autre horizon que les paysages et les monuments offerts à ses yeux, les jardins de son père, les vertes rizières, les montagnes dentelées, les pagodes où l'on prie les bouddhas méditatifs.

Il est à peine besoin de dire que Mimosa-San avait beaucoup de prétendants parmi les nobles Japonais. D'abord parce que le seigneur Habotaki était puissant et riche, mais surtout parce qu'elle était ornée de grâces et remplie de qualités. Ses succès ne la troublaient guère. Elle pensait au mariage comme à un événement prévu avec de jolies cérémonies et de non moins jolis cadeaux ; le mari tenait fort peu de place dans ses rêves. Son père déciderait pour elle l'union la plus convenable. Car, des lys qui fleurissaient son jardin, Mimosa-San avait la pureté, la blancheur et la suavité.

Les visites aux sanctuaires comptaient parmi ses plus douces joies ; elle y commandait des prières, y suspendait des sandales en "ex-votos," y faisait brûler des cierges.

Un jour, enfermée dans son "norimon", sa chaise à porteur de laque cloutée d'or, elle se rendit au temple où l'on adore la déesse Aizen-Mio, propice aux amours.

L'âme insouciante, au pas rapide de ses porteurs, elle traversait un aimable paysage verdoyant, dans une atmosphère limpide. Les Japonais se courbaient sur son passage. Ils portaient d'immenses chapeaux en forme d'ombrelles, de longues robes et des sandales tressées. Des voitures passaient, attelées à d'agiles "djinrikis". Des hommes, à moitié nus, guidaient de petits chevaux ployant sous le faix. On voyait de jeunes enfants attachés sur le dos des femmes et d'autres accrochés à leurs kimonos. Dans les champs, des paysans, peu vêtus, arrachaient les grosses patates douces, ou cueillaient les aubergines violettes, les melons verts et parfumés. On passait devant des maisons aux toits de chaume ou de tuile grise, fragiles maisons aux larges fenêtres, aux galeries circulaires qui laissaient pénétrer toute leur vie intérieure : le bain, la préparation des repas, le travail ou la sieste. Dans de légers pavillons en bambous, remplis de consommateurs, des jeunes filles servaient le thé en riant. Toute la vie paraissait douce et facile.

Comme Mimosa-San descendait de son "norimon" elle aperçut devant elle un beau cavalier qui venait, lui aussi, faire ses dévotions à la déesse. Il avait une physionomie noble et fine, un peu dédaigneuse. Des armes gravées et ciselées brillaient à sa ceinture. Il regarda Mimosa San avec pareils tance. Tous deux firent les mêmes prières, achetèrent des cierges, qu'un bonze alluma devant la statue polychrome d'Aizen-Mio. Puis Mimosa San orna de branchages un des bambous qui décoraient chaque côté de l'autel.

Un peu plus tard la jeune fille remonta dans sa chaise. Elle écarta les stores de perles qui l'abritaient, et regarda le cavalier. Il descendait à pas lents les marches du temple, tout enveloppé des rayons du divin soleil, générateur du monde et père de Bouddha. Leurs yeux se rencontrèrent et s'unirent irrésistiblement. Il reçut comme un coup au cœur et elle se sentit pâlir sous son fard....

Mais déjà les porteurs repartaient si hâtivement qu'ils semblaient avoir des ailes aux talons.

—Connais-tu cette jeune dame? demanda le cavalier au bonze en longue robe grise, qui le reconduisit avec des actions de grâce, car il s'était montré généreux.

—Seigneur, c'est la fille du puissant Habotaki.

Le cavalier tressaillit. Habotaki était un ennemi de son père, un ennemi de sa race. Le temps n'avait pas atténué la haine qui séparait les deux familles depuis des siècles et des siècles, et qu'il avait sentie, jusqu'alors si vivante dans propre cœur. Il s'aperçut tout à coup que cette haine venait de s'éteindre en lui, qu'un sentiment plein de douceur l'avait remplacée.

Et le jeune homme n'eut plus qu'un rêve, revoir l'apparition du sanctuaire. On eût dit que la déesse invoquée avait répandu des philtres amoureux dans ses veines. Il jugea sa conquête périlleuse et d'autant plus attachante. L'amour se plaît aux difficultés l'amour est plus fort que les dangers, les obstacles et même la mort.

Rentrée chez elle, Mimosa San se contempla dans un miroir d'argent, fut heureuse d'être jolie, aima le crépuscule et le soir, les étoiles et les parfums, rit et pleura sans raison et la nuit, appuyée sur le "makoura," ce morceau de bois couvert d'étoffe ou de papier où reposent toutes les têtes japonaises, elle rêva d'un cavalier qui l'emportait à travers des routes sans fin, bordées de chrysanthèmes plus nuancés que l'arc en-ciel.

Quatre jours plus tard, Mimosa-San, tenant un grand parasol sur lequel était peint un vol d'ibis, se promenait seule, son kimono gracieusement relevé, suivie d'un chat favori, parmi les plus lointaines allées de son parc, lorsqu'elle entendit quelqu'un s'approcher d'elle, à travers les fourrés. Elle allait jeter un cri d'effroi, quand elle reconnut le cavalier du sanctuaire. Elle fut ravie, mais voulut paraître indignée.

Le jeune homme s'était incliné très bas.

Et ce fut lui qui rompit le silence.

—Chère petite fleur du printemps, dit il, depuis que je t'ai vue, j'ai perdu l'appétit, le sommeil, la raison.... Ma vie est une angoisse perpétuelle..... Puis-je espérer que tu auras pitié de moi, que tu ne me repousseras pas toujours ? Accepte, ma bien-aimée, ces quelques vers, composés pour toi...

L'imprudente Mimosa San prit un rouleau de papier qui, se déroulant au pas, laissa voir des roseaux et des branches fleuries. Puis elle dit d'un air très méchant :

—Allez vous en ! allez vous en !

—Je reviendrai demain à la même heure, fit il doucement.

Et il disparut. Mimosa-San lut les vers. Elle était comparée aux fraîches corolles, aux astres des nuits, aux papillons, qui sont des fleurs animées, et le poète, en termes choisis, lui demandait à être sa femme.

Vous étonnerai je en vous disant que, huit jours après Mimosa-San avait promis au beau jeune homme de n'avoir jamais un autre maître que lui ? Elle croyait entrevoir toutes les difficultés qu'un tel projet allait créer, mais ayant l'âme haute, elle espérait bien les vaincre. Et elle était la plus heureuse des jeunes vierges nipponnes.

Le Destin ne respecta pas ce bonheur. Bouddha l'a dit, et le poète Wei-ying wouh l'a répété après lui : "Le monde et ses affaires sont incertains ; nous ne pouvons sonder l'avenir...."

Un matin, Mimosa-San fut mandée auprès de son père. Après mille protestations de part et d'autre, Habotaki lui déclara qu'il avait accepté pour elle un époux, le prince Damasa, qu'elle vivrait à la Cour du Mikado, que ce choix les honorait tous.

Les yeux de Mimosa San se mouillèrent de pleurs.

—Non, dit-elle en se penchant comme une tige battue par l'orage je n'épouserai pas le prince Damasa !

—Et pourquoi, fille désobéissante ? demanda le seigneur Habotaki.

Mimosa-San fit des révérences, de jolies et lentes révérences qui inclinaient jusqu'au sol son corps frêle de petite fille.

—Mon père, fit-elle, j'aime un autre homme et lui ai donné ma parole....

Puis bas, elle ajouta :

—Tout doux, nous n'attendons que votre consentement....

Et, vive, elle le rassura aussitôt :

—Tinokou est digne de mon amour, seigneur, et mérite votre estime.....

Si elle avait eu le cœur moins fier, Mimosa San eût regretté cet aveu. Son père entra dans une colère bruyante qui emprunta toutes les formes de la rage et de la douleur, et lui signifia qu'elle allait, d'ici vingt jours, se plier à sa volonté, qu'il saurait l'y contraindre et que, jusqu'au mariage, elle ne sortirait jamais seule.

Mimosa San se retira dans son appartement en proie à la plus vive émotion. Elle regretta l'esclavage de son rang, envia la liberté d'une geisha, d'une moins... Sa seule pensée fut revoir Tinokou. Comment serait-ce possible de revoir ? Etait-il bien sûr de l'aimer ?

Non, le mariage ne se ferait pas.... Les dieux la feraient et aussi, et surtout, la tendre déesse Aizen Mio, propice aux amours, et qui avait favorisé leur rencontre devant ses autels.

Les jours passèrent. Mimosa San reçut des présents : un beau coffret de laque, avec des bijoux, des tapisseries, des soies brodées ; elle vit, devant son père, l'homme qu'il lui destinait ; elle fut froide et cérémonieuse ; elle baissait les paupières, ses longues paupières d'orientale, tirées vers les tempes, et sa bouche semblait avoir désappris le sourire.

Le bruit courut bientôt de ses fiançailles .... Ce fut, pour Tinokou, une stupeur et une désolation .... La bien aimée était donc parjure et fausse ! Mais il reçut un billet dessiné d'un pinceau léger sur un papyrus orné : "Sois sans crainte, Mimosa-San ne sera pas la femme d'un autre homme que Tinokou."

Pourtant, le jour des noces arriva. C'était la saison des chrysanthèmes. Le jardin du seigneur Habotaki était d'une étrange beauté avec ses mille fleurs variées, régulières ou échevelées, dont les étroits pétales s'allongeaient, s'enroulaient ou se recourbaient vers le pistil, chrysanthèmes roses ou jaunes, ou verts, ou bruns, ou plus blancs que la neige des sommets, chrysanthèmes souples, en soie, en velours, que de lents papillons noirs visitaient en frémissant, chrysanthèmes au parfum triste et un peu âcre, qui semblent exhaler toute la senteur de l'automne et de la terre qui s'endort.

Dans le jardin, le long des foyades, on suspendit de belles lanternes avec des inscriptions qui célébraient les fêtes nuptiales. La bannière armoriée de Habotaki flotta devant son palais. De partout accoururent les invités, les uns en "norimon," les autres en palanquin, certains à cheval, maniant une houssine retenue au poignet par un cordon de soie à gros flocons. Enfin quelques lourds carrosses attelés de buffles, carrosses en bois précieux et vernis de couleur claire....

C'était le mariage de Mimosa-San.

—Ah ! dit Tinokou, qui avait vu passer son rival dans ses beaux habits de fête, coiffé d'une petite calotte laquée, ornée de rosaces, la taille serrée dans un pourpoint de soie brodée avec un large pantalon qui cachait ses pieds ; ah ! dit Tinokou, qui ne pouvait plus douter maintenant de son malheur, je cours chez elle, je me glisse parmi les invités, je la supplie de me suivre et si elle refuse, je provoque Damasa, le force à s'ouvrir le ventre comme je le ferai moi même, et, ce soir, elle sera veuve sans avoir été épousée.

Il y avait, à ce moment, la plus jolie fête chez le seigneur Habotaki. Des kimonos brillants, de jolis visages féminins, des uniformes de cour ; on prenait du thé et des mets choisis préparés avec le plus grand art, et dont les savants cuisiniers s'étaient efforcés de dissimuler l'origine.

Mimosa San, tandis que de petites "geishas" venues de Tokio dansaient sur une scène de verdure devant une nombreuse assemblée, rentra furtivement dans ses appartements, dans sa petite chambre tendue de papier, où voisinaient sa guitare et son métier à tapisserie, parmi les paravents, les nattes, les petits services de poupée et les fleurs épanouies au bord de grands vases de bronze.

Mimosa San était seule. Elle prit dans un coffret, le dernier billet de son ami, le lut, le baisa, pleura. Puis, du même coffret elle tira un petit flacon rempli d'un liquide bleuâtre. Après un instant d'hésitation, elle porta ce flacon à ses lèvres, but quelques gouttes, poussa un faible cri, tendit les bras, tournoya et s'abattit sur le sol. Ce fut comme la chute d'un oiseau. Dans le silence de la pièce, soudain dramatisé et solennel, montait la musique des jardins à travers les stores de bambous et de perles.

Quelques instants plus tard, Tinokou, sans être vu, pénétrait dans le palais. Il chercha et découvrit la chambre de Mimosa-San.

Du seuil, il aperçut la jeune fille étendue.... Comme elle avait les yeux clos, il crut quelle reposait, et, au sourire de ses lèvres, il se dit qu'elle rêvait, à l'époux, retenu encore par ses invités et ses nombreux amis. Fou de rage, Tinokou s'avança, s'inclina en gestes vifs vers la petite forme immobile :

— Mimosa San, tu vas me suivre ! Etre parjure, tu vas me suivre ! La déesse t'a donnée à moi !

Mais Mimosa-San ne bougeait pas, n'entendait plus. Elle souriait, d'un sourire lointain, énigmatique, maintenant, aux yeux de Tinokou. Et, sous son fard, dans ses habits nuptiaux, elle avait l'air, plus que jamais, d'une petite idole fragile, d'un exquis bibelot d'étagère. Et ses dents luisaient, toutes blanches, entre ses lèvres déclosses.

Tinokou ne comprenait plus, Tinokou croyait rêver lui aussi. Il passa les mains sur ses yeux, d'un geste égaré.... Puis, soudain, son visage prit une expression terrifiée, ses traits se crispèrent, il se mit à trembler comme un enfant... Et quand, penché vers Mimosa-San, il réalisa l'effroyable vérité, ou trouva t il la force de retenir ses gémissements, ses sanglots, ses cris, et de donner à son amie, son premier baiser, son dernier baiser d'amour ?

Un peu plus tard, il quitta le palais et traversa le parc. La musique, flûtes, cymbales et guitares accompagnait les danses des geishas, les lanternes brillaient dans la nuit pure, éclairant en rouge et en bleu tout le jardin aux lourds et beaux chrysanthèmes. On entendait le rire des jeunes femmes.

La dernière fois qu'on aperçut Tinokou, ce fut sur la montagne sainte de Nantaigan. Depuis, on ne l'a jamais revu. Mais on sait que, sur la montagne, luit, tel un beau miroir d'argent, le lac Chizenzo, qui ne rend jamais ceux qui y trouvent la mort.

L'équivalent du franc dans les divers pays.

Le "Journal officiel" en France publie les reglements arrêtés par la Conférence internationale télégraphique de Lisbonne.

A l'effet d'assurer l'uniformité des taxes prescrites par la convention, les pays de l'Union qui n'ont pas le franc pour unité fixent pour la perception de leurs taxes un "équivalent" dans leurs monnaies respectives se rapprochant aussi près que possible de la "valeur du franc en or".

L'équivalent du franc en or est actuellement :

Angleterre, Australie, Cap, Natal, Transvaal, Orange, Nouvelle Zélande, 0, 6 pence ; Allemagne, 0,81 mark ; Autriche-Hongrie, Bosnie, Herzégovine, Monténégro, 1 couronne ; Espagne, 1 peseta 15 centièmes de peseta ; Portugal, 200 reis ; Italie, Erythrée, 1 lire ; Bulgarie, 1 lev ; Grèce, Crète, 1 drachme ; Roumanie, 1 leu ; Pays-Bas, 0,50 florin ; Russie, 0, 25 rouble métallique ; Danemark et Norvège, 0, 80 krone ; Islande, 0, 88 krone ; Suède, 80 krona ; Serbie, 1 dinar ; Turquie, 1 piastres 22 paras ; Egypte, 38, 575 millièmes 3 piastres, 41 paras monnaie tarif ; Perse, 2 krans, 3 schahis ; Indes britanniques et Ceylan, 0, 68 roupie ; Indes néerlandaises, 0, 58 florin ; Indo Chine française, 0, 50 piastre ; Japon, 0, 40 yen ; Siam, 35 ats ; Brésil, 650 reis ; Bolivie, 50 centavos ; République argentine, 20 centavos en or ; Chili, 0, 5435 peso d'or à 18 d. ; Uruguay, 0, 1866 peso.

Lorsque la valeur de la monnaie d'un pays subit des variations à raison des fluctuations du change, l'équivalent du franc indiqué ci-dessus est, en cas de changement notable, modifié prenant pour base le cours moyen du change du franc pendant le trimestre précédent.

CUISINE.

Quatre-quarts.

Peser trois œufs avec leurs coquilles et prendre leur poids en farine, beurre et sucre en poudre. Séparer les jaunes des blancs ; tourner les jaunes avec le sucre jusqu'à ce que le mélange devienne blanc et coulant.

Ajouter un peu de farine, puis du beurre qu'on a fait amollir, mais pas fondre, au feu ou au soleil. Continuer à ajouter alternativement beurre et farine jusqu'à épuisement, en tournant toujours du même côté (sans frapper le bord de la terrine avec la cuillère). Les blancs battus légèrement se mettent à la fin ; ajouter une pincée de sel et, pour parfumer, mettre du sucre vanillé ou du zeste de citron râpé, mais pas de parfum liquide comme l'eau de fleurs d'oranger qui empêcherait la pâte de lever.

Mettre l'appareil dans un moule beurré et faire cuire au four très doux, environ 1 heure. Quand il commence à monter, on le couvre avec un papier beurré.

On peut ajouter à la pâte ou plutôt piquer dedans, au moment de mettre au four, des cerises crues et détachées de leur queue, ou des raisins de Malaga, ou encore des grains de raisins crus.

On peut aussi ajouter à la pâte en la travaillant, des amandes douces et deux ou trois amandes amères bien pilées.

Anisette.

Eau-de-vie	2	litres
Sucre	1	kilog.
Anis vert	60	gr.
Coriandre	30	gr.
Cannelle	2	gr.
Macis	1	gr.

Mettre le tout dans un bocal, laisser infuser 1 mois, puis filtrer et mettre en bouteilles.

La hauteur des nuages

Elle est très variable suivant leur nature et leur forme : les "stratus" ne sont pas à plus de 1.000 mètres d'altitude, les "cumulus" s'arrondissent de 1.200 à 3.000 mètres, les "moutons" voguent à 7 ou 8 kilomètres dans les aire tandis que les "cirrus" s'effilent jusqu'à 16 kilomètres. Leur vitesse est aussi différente : de 6 à 10 mètres à la seconde pour les "stratus," elle passe à 15 ou 20 mètres pour les "cumulus" et atteint pour les "moutons" 25 à 35 mètres.